



HAL
open science

Cristalliser l'histoire : la seconde vie des perles préhistoriques en Thaïlande péninsulaire

Annabel Vallard, Bérénice Bellina, Olivier Evrard

► To cite this version:

Annabel Vallard, Bérénice Bellina, Olivier Evrard. Cristalliser l'histoire : la seconde vie des perles préhistoriques en Thaïlande péninsulaire. *Artefact : techniques, histoire et sciences humaines*, 2015, no h.s. 1, pp.189-203. hal-01529075

HAL Id: hal-01529075

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01529075>

Submitted on 5 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Cristalliser l'histoire. La seconde vie des perles préhistoriques en Thaïlande péninsulaire

Annabel VALLARD, Bérénice BELLINA-PRYCE et Olivier EVRARD¹

Résumé

La Thaïlande péninsulaire compte peu de vestiges archéologiques à l'exception de perles qui cristallisent des passions dévorantes. Collectées, portées, commercialisées, elles font régulièrement la une des journaux. À partir d'une enquête ethnographique réalisée auprès de la mission archéologique franco-thaïe en péninsule thaïe-malaise, cet article éclaire les pratiques de collecte de ces perles par divers acteurs locaux, et envisage les discours et représentations parfois contradictoires auxquels elles donnent lieu.

189

Mots-clés : *ethnographie de l'archéologie, histoire multi-vocale, patrimoine, Thaïlande, usages contemporains du passé.*

Abstract

Peninsular Thailand has few archaeological remains except beads that crystallize consuming passions. Collected, wore, traded, they regularly make the headlines of the local and national newspapers. Based on an ethnography conducted within the Franco-Thai archaeological mission, this article investigates how the beads are collected by various kinds of local actors. It also highlights the sometimes conflicting discourses and representations they sustain.

Keywords : *contemporary uses of the past, ethnography of archaeology, heritage, multivocal history, Thailand.*

«Une ruée vers les perles met au jour de noirs trafics», titrait, en décembre 2012, le *Bangkok Post*, l'un des deux quotidiens nationaux anglophones de Thaïlande². Le journaliste évoquait, photographies à l'appui, la découverte dans la région de Chumphon, au nord de la péninsule thaïe-malaise, d'un «trésor d'une immense valeur historique et pécuniaire», composé de fragments de tambours de bronze et de milliers de perles en verre, en roche dure et en métal. Par cette annonce, ces vestiges datés d'au moins deux mille ans trouvés dans les jardins, portés par les villageois et vendus sur les marchés ont été, comme d'autres avant eux, projetés dans les débats publics chargés de l'inquiétude des archéologues et des autorités responsables de la protection des antiquités. Interviewés, ces derniers regrettaient de concert les pillages de grande envergure et les menaces pressantes qui pèsent depuis plusieurs décennies sur les sites de l'isthme de Kra, cette étroite bande de terre entre l'océan Indien et la mer de Chine méridionale où, faute de sources écrites, de temples monumentaux et de traces d'aménagements hydrauliques de grande ampleur – ces vestiges qui attirent généralement en Péninsule comme en Insulinde les archéologues du monde entier –, les bronzes et surtout les perles comptent parmi les restes les plus nombreux et les plus spectaculaires. Par ces quelques lignes, le journaliste plantait le décor d'un drame engageant des vestiges attestant d'anciens établissements humains, des traces inestimables d'échanges transocéaniques millénaires, de chanceux inventeurs de sites, de pillleurs sans scrupule appâtés par le gain, d'archéologues, d'historiens et d'experts passionnés, d'officiels désemparés, de

législations sans effet, de musées régionaux et de collectionneurs anonymes résidant parfois à des milliers de kilomètres du sud de la Thaïlande³.

Le commerce d'antiquités, souvent esthétisées et associées aux objets d'art, constituerait l'une des principales sources de criminalité internationale avec le trafic de drogues, d'armes et d'êtres humains⁴. Sa dénonciation n'est pas nouvelle. La presse, les organisations gouvernementales, extra-gouvernementales et non gouvernementales⁵ comme les chercheurs⁶ ont largement exploré – avec indignation – la question des pillages et des destructions corrélatives de sites archéologiques de par le monde, ainsi que le trafic d'artefacts anciens. En soulignant le rôle des marchands et des collectionneurs privés et publics dans l'animation de ces «filiales grises⁷», ils suscitent régulièrement des débats virulents entre professionnels⁸ sur l'éthique à adopter vis à vis de ces objets ambigus et de leurs manipulateurs dépeints sous les traits de figures archétypales. Les «marchands» y apparaissent, par exemple, comme des financeurs et organisateurs de pillage et de contrebande, les «collectionneurs» comme des individus animés d'une passion dévorante et aidés dans leur dessein d'accumulation par un goût et surtout par un compte en banque bien garni, les «responsables de collections muséales» comme des flatteurs vivant aux dépens de ces derniers qu'ils sollicitent régulièrement pour des prêts ou des donations⁹.

En Asie du Sud-Est où se nouent des réseaux d'échelles variées ayant notamment Bangkok pour plaque tournante¹⁰, le débat est brûlant. Tandis que la région est connue pour ses trafics de sculptures religieuses, de bronzes et de

céramiques¹¹, cet article s'intéresse à des artefacts de petite taille, facilement transportables, existant en grand nombre bien que relativement discrets sur la scène internationale, à savoir des perles, en particulier celles trouvées dans le centre-sud du pays (Chumphon, Krabi, Nakhon Si Thammarat, Phang Nga, Phuket et Ranong). À partir d'une ethnographie réalisée auprès de la mission archéologique franco-thaïe en péninsule thaïe-malaise menant des campagnes de fouilles dans la région depuis 2005, nous proposons d'éclairer les pratiques de captation et de revitalisation de ces perles anciennes. Pour ce faire, nous nous penchons sur trois figures de collecteurs de perles, «l'archéologue», «le pilleur» et «le collectionneur», qui se sont imposées au fil des terrains. En suivant ceux qui les incarnent, nous voulons mettre au jour les manières concrètes et ordinaires par lesquelles

ces praticiens se saisissent de ces artefacts, les expérimentent et les inscrivent dans des régimes variés de savoirs et de représentations dont nous nous attachons à saisir les enjeux. Ce faisant, il s'agit de réfléchir à la construction de ces figures archétypales auxquelles chacun s'essaie à contenir les autres et de rendre compte des manières dont ils s'engagent individuellement et collectivement *avec* et *autour* de ces artefacts. En restant au plus près des pratiques et des discours de chacun de ces praticiens, il s'agit aussi d'éclairer les antagonismes apparents, les tensions larvées, les conflits ouverts, les incompréhensions réciproques, les concurrences pour l'accès aux sites et aux perles ainsi que les coopérations et intimités qui se cristallisent autour de la mission archéologique franco-thaïe, initiatrice de la collaboration avec les ethnologues qui a conduit à cette étude.

Quand les perles entrent en archéologie

Le long de la rivière Lang Suan, sur l'une des collines de Khao Sek que fouille la mission archéologique depuis deux ans, un ouvrier, le Dr. Khao, comme aiment l'appeler ses amis, travaille le sol. Malgré ses efforts continus, les découvertes sont rares. Soudain, il esquisse un sourire en reconnaissant une perle dans la petite pierre rose brun qui émerge discrètement de la terre ocre. À son rire joyeux, ses voisins immédiats cessent leur activité. La nouvelle se répand d'un sondage à l'autre. Ouvrier, archéologue, stagiaire, ethnologue, chacun se précipite pour contempler la trouvaille. Après

être passée de main en main, à l'instar de quelques éclats de verre, de morceaux de poteries et de petits ossements, la perle est placée dans un sachet de plastique sur lequel sont mentionnés le numéro du sondage, la date et la couche fouillée. En fin de journée, l'ensemble du matériel mis au jour est emporté à quelques kilomètres du site, dans la pension où loge l'équipe pendant la campagne. Les vestiges excavés sont lavés, numérotés, photographiés et parfois dessinés avant de rejoindre la cantine où ils sont précieusement conservés. À l'issue de la mission, ils sont tous versés à la collection

de l'antenne régionale du Département des beaux-arts (FAD), le seul officiellement habilité à prendre en charge ces matériels désormais « archéologiques » et propriété de la nation¹².

Depuis l'intuition de leur existence jusqu'à leur archivage, les perles sont envisagées et traitées par les membres de la mission archéologique franco-thaïe – les archéologues en premier lieu, et également les ouvriers et les étudiants qui sont placés sous leur autorité – « à ras de leur concrétude¹³ ». *In situ*, sur le « terrain du savoir archéologique¹⁴ », ces praticiens les découvrent avec d'autres artefacts et substances, même les plus évanescences comme des changements de texture du sol, et tâchent avant toute autre chose d'en fixer le contexte. Par le biais de cette cartographie¹⁵, ils contribuent à l'émergence du site archéologique et à l'irruption soudaine d'existences humaines longtemps disparues et ponctuellement plus présentes, bien que de manière toujours fragmentaire et instable. Ils s'essayerent à « faire parler » les indices et, dans ce contexte, leur (cruelle) absence, en convoquant les êtres humains et les sociétés dont ils suspectent la présence, en les animant et en leur attribuant des actions, parfois des représentations. Dans l'intensité de la vie de chantier, les fantômes du passé ne sont jamais bien loin et peu de choses les font jaillir dans une prolifération de « scénarios » à la robustesse fluctuante¹⁶.

Ex situ, ces perles et les autres vestiges font l'objet d'expertises serrées. Contrairement aux approches généralement privilégiées par les archéologues et les historiens de l'art, qui abordent les perles par le biais de leurs qualités ornementales en lien avec leur inscription dans un uni-

vers potentiel de significations, l'archéologue en chef de la mission archéologique franco-thaïe, B. Bellina, privilégie une analyse technologique. Chacune de celles trouvées dans le cadre des fouilles est minutieusement observée et décrite. Les critères de son expertise sont avant tout visuels et tactiles : ses yeux et la pulpe de ses doigts identifient des formes, des couleurs et aussi des aspérités, des fractures, des angulations. Elle s'appuie pour ce faire sur divers dispositifs optiques (microscope numérique à lumière réfléchie, par exemple) qui la secondent en augmentant et en intensifiant ses capacités perceptives. Au-delà de l'identification des matériaux employés, de leur provenance¹⁷ et parfois de leur datation, pour laquelle elle peut compter sur des analyses physico-chimiques menées en laboratoires par d'autres¹⁸, ce qu'elle recherche dans cet examen attentif tient de la trace¹⁹, notamment de celles laissées par leur fabrication et par leur usage.

Cette archéologue tient son expertise d'une familiarité née au contact répété, bien que toujours inédit, avec des milliers de perles. Pour les caractériser, elle ne se contente toutefois pas de cette expérience immédiatement sensible. Elle l'articule avec des repères conventionnels qui prennent principalement la forme de référentiels élaborés par l'expérimentation et l'ethnoarchéologie²⁰. Pour les roches dures, elle s'appuie, par exemple, sur les travaux de caractérisation des traces présentes sur les perles en regard de modes spécifiques de traitement de leurs matériaux menés par V. Roux dans les ateliers indiens de Cambay²¹. Par ce biais, elle retrace la « chaîne opératoire²² » de chaque perle étudiée, c'est-à-dire toutes les opérations requises pour

leur mise en forme, et rend ainsi compte des manières concrètes par lesquelles les hommes du passé les ont fabriquées.

Dans ce jeu subtil, les perles ne sont pas seulement prises en compte dans leur individualité. En s'intéressant à leur matériau, aux traces des techniques de façonnage, de polissage et de perforation qu'elles présentent, ou encore à leur style, défini par leur morphométrie – c'est-à-dire par la relation entre leur morphologie et leurs dimensions²³ –, l'archéologue les compare et crée des typologies considérées comme caractéristiques. Les perles issues ou non des mêmes sondages, des mêmes sites ou encore des mêmes régions sont alors à même d'entrer en statistiques et en système d'information géographique (SIG). Tandis que les archéologues montent en généralités, ils produisent, à partir d'indices et d'inférences, des « scénarios plausibles²⁴ ». À Khao Sam Kaeo, un site apparenté à celui de Khao Sek, l'approche technique des systèmes de production de perles leur a permis de rendre compte des organisations socio-économiques qui sous-tendent ces industries et d'inférer, par exemple, l'existence de ségrégations socioculturelles au sein de ce port considéré comme l'un des premiers établissements urbains « cosmopolites » d'Asie du Sud-Est²⁵. Via la mise au jour d'habiletés techniques et de styles singuliers, ils ont exploré la matrice culturelle locale et sa

réactivité aux éléments exogènes, en particulier chinois et indiens, en proposant un schéma d'implantation par quartiers de ces différentes populations. Ils ont par ailleurs inscrit ce site dans une histoire globale s'essayant à saisir et à documenter les échanges asiatiques de longue distance existant depuis le I^{er} millénaire avant notre ère le long des routes maritimes de la soie et de leurs passages trans-péninsulaires au niveau de l'isthme de Kra.

Au fil de ces descriptions, comparaisons et mises en récit, les perles comme les autres traces de ces présences humaines anciennes entrent en archéologie et plus généralement en sciences. Le long de ce processus de clarification matérielle et représentationnelle, elles perdent progressivement leur individualité de la même manière que les membres de l'équipe qui ont contribué à les découvrir²⁶. Dans cette œuvre collective d'effacement de l'individu, se joue l'émergence d'« assemblages dynamiques²⁷ » qui revitalisent les choses et les hommes du passé selon une cinétique nouvelle et une certaine poétique. Le « cinéma solide²⁸ » qui se joue au bord des tranchées et dans les laboratoires n'est toutefois pas l'apanage des seuls archéologues. Le sol comme les vestiges anciens qu'il contient, sont saisis par d'autres, au grand dam des scientifiques et des officiels en charge de la protection du patrimoine.

Du port des perles à leur mobilisation politique

Sur une pente abrupte couverte de forêt, le même Dr. Khao avance prestement. Machette à la main, il est en tête de la petite troupe qui se dirige vers des

grottes et abris sous roche qu'il a repérés et que veulent explorer les membres de la mission archéologique franco-thaïe afin de trouver des traces d'anciennes

routes trans-péninsulaires et d'étayer leurs hypothèses sur l'histoire des échanges entre les habitants des côtes et ceux des terres. Khao ne doit pas son titre de «Dr.» à un diplôme en archéologie, mais à sa connaissance des grottes d'une partie de la région de Chumphon où il est né. Propriétaire d'une plantation, il n'a pourtant visité sa première grotte que six ou sept ans auparavant, à la suite d'un rêve récurrent qu'il a fait, dans lequel un homme lui enjoignait de s'y rendre en lui montrant le chemin. Il a organisé avec son frère et un ami une escapade à sa recherche sur le promontoire derrière sa maison, non sans s'être renseigné auprès des personnes âgées de leur voisinage sur les rêves, les grottes et sur les «ancêtres». Ensemble, ils y ont trouvé un «trésor» composé de centaines de perles éparpillées au milieu de squelettes humains. Ils se sont partagé leurs trouvailles à parts égales, emportant aussi les ossements afin de procéder à une cérémonie à la pagode. Depuis lors, ils conservent chez eux ces restes humains à l'abri d'une poterie ancienne et portent quotidiennement une partie des perles à leur cou.

Avant cette découverte, Dr. Khao n'avait aucune idée de l'existence des perles. Il ne montrait d'ailleurs aucun intérêt pour l'histoire de la région où sa famille s'était installée, il y a une cinquantaine d'années, attirée par les terres vierges et la possibilité d'entreprendre dans l'économie de plantation. Au fil des ans, il s'est toutefois pris de passion pour leur collecte et sa vie tournait jusqu'à récemment autour de ces expéditions forestières. Il a ainsi visité plus de deux mille grottes et abris situés dans sa région natale. Pressé par un goût pour

le danger rencontré dans la forêt et par une passion dévorante pour les perles anciennes, il avait même progressivement constitué autour de lui un groupe d'une dizaine de personnes qui s'étaient fiévreusement lancées à la recherche de sensations fortes et de nouveaux grains pour leurs parures.

Au quotidien, Dr. Khao ne passe pas une journée sans saisir ses perles, sans les observer longuement dans une contemplation attentive ou même sans en parler à ses proches. Omniprésentes, elles sont toujours à portée de sa main, de ce contact charnel devenu nécessaire. Négligeant les perles en verre qu'il attribue aux femmes et aux enfants, Dr. Khao marque une préférence pour les perles en roche dure qui le lient, dit-il, aux entrailles terrestres, à une temporalité qui dépasse l'humanité et le rapproche d'une nature immuable. Ses colliers sont composés de dizaines d'agates, de cornalines, d'améthystes et de cristaux de roche. Familier de leur présence, il connaît chaque perle par cœur et suit leurs changements de couleur et de texture au fil de leurs manipulations, des variations climatiques et de la luminosité. Il en prend également soin avec une dévotion permanente.

Comme son frère et ses amis, Dr. Khao n'assemble pas les perles de ses colliers au hasard. Ils procèdent à de complexes arrangements et tentent de suivre un schéma formel qui se fonde sur deux règles élémentaires. La première veut que les colliers s'organisent autour d'un pendant central, parfois une perle plus grosse, parfois une figurine religieuse de production contemporaine représentant un saint ou un Bouddha²⁹. La seconde veut que, de chaque côté de ce pendant, les perles soient appariées. Pour ce faire,

ils articulent les propriétés spécifiques de chacune d'entre elles dans un système d'équivalences plus ou moins partagé et stabilisé parmi les collecteurs reposant sur des critères morpho-technologiques (matériaux, couleurs, textures, morphologies, angulations, aspérités). Chaque mise en regard est néanmoins toujours inédite et contextuelle. À la faveur de nouvelles expertises, il n'est d'ailleurs pas rare que les membres du groupe discutent de ces critères, des appariements existants et des associations potentielles. Loin d'être figées, les perles circulent au fil des âmes des colliers selon les nouvelles acquisitions, les cessions et les pertes. Parfois ce sont les perles qu'ils possèdent et portent depuis plusieurs années qui les prennent et les « sur-prennent » – c'est-à-dire qu'elles les prennent un peu plus que d'ordinaire³⁰. En un instant, ils sont amenés à réarticuler leurs repères conventionnels avec de nouveaux « plis expérientiels³¹ » et, mettant à l'épreuve ces saillances de la matière, à modifier en conséquence leurs appariements.

Ce modèle formel n'est pas seulement lié à leur goût personnel. Il l'attribue aux hommes du passé qui ont façonné et porté ces perles. Au cours de leur première expédition, les restes humains qu'ils ont trouvés en place étaient ceux d'un homme portant un long collier formé d'un pendentif central en métal situé au niveau du plexus solaire, de deux perles en ivoire l'encadrant et d'une multitude de petites perles en coquillage. Depuis lors, ils tentent de reproduire ce schéma premier en procédant à des échanges entre membres du groupe, chacun en quête de *la* perle qui, dans un appariement idéal, complètera son collier. S'ils

recherchent ces perles complémentaires avant tout dans leur cercle relationnel proche, c'est parce que celles qui ont le plus de chance de correspondre deux à deux proviennent d'un même site. Avant leur excavation et la division du butin entre les collecteurs présents qui les désappariaient, elles participaient d'ensembles complets, de parures pré-composées par d'autres, anciens habitants du territoire. Au sein du groupe, l'ensemble du jeu social consiste dès lors à tenter de reconstituer ces paires devenues idéales via des échanges entre pairs. Ceux-ci contribuent à lier les collecteurs dans une sociabilité masculine émergeant non seulement de leur expérience partagée de l'exploration d'un territoire et de la découverte d'artefacts anciens, mais d'une commune continuité matérielle, celle des colliers originels.

Dr. Khao, son frère et ses amis ne portent que des perles qu'ils ont collectées dans les limites de leur région natale. Par le biais de cette relation artefactuelle intime avec ses premiers habitants, ils confortent leur ancrage territorial. Fort de ce lien qu'ils mettent en regard avec leur statut de propriétaire terrien, de défricheur et de cultivateur, ils revendiquent une certaine autochtonie surtout face aux migrants plus récemment implantés avec lesquels des tensions ont émergé ces dernières décennies autour de la collecte des antiquités. Tandis que les perles de la région de Chumphon suscitent de plus en plus d'intérêt, Dr. Khao et les membres de son groupe ont en effet été confrontés à un nombre croissant de visites des sites localisés sur « leur » territoire par des équipes considérées, de leur point de vue, comme exogènes et donc illégitimes. Ces dernières étaient menées

soit par des collecteurs privés alimentant le marché des perles anciennes, soit par des fonctionnaires et des professionnels en charge des antiquités nationales. Pendant longtemps, Dr. Khao et son groupe ont ainsi accusé la mission archéologique franco-thaïe, associée à l'université de Silpakorn et au FAD, de travailler avec les « collectionneurs » de Bangkok tandis que les archéologues et les autorités en charge du patrimoine les accusaient, en retour, de « piller » les sites archéologiques.

Cette défiance face aux autorités s'est développée à la suite de la disparition médiatique de certains des vestiges archéologiques découverts localement et confiés aux antennes régionales du FAD³². Elle s'est accentuée avec le rapatriement dans les musées et les réserves de la capitale de certains de ces vestiges considérés comme majeurs pour l'histoire de la région et qui, désormais inaccessibles à la population locale, servent l'histoire nationale³³. Il faut dire que, située entre la Plaine centrale, bastion historique du royaume et détenteur du pouvoir politique, et le Sud musulman insurrectionnel, cette région apparaît comme un entre-deux qui, sans être laissé pour compte, peine à trouver sa place dans l'historiographie nationale. Tout en prolongeant les mondes tai, bouddhiste et royaliste, elle cultive l'image d'une région à l'histoire de peuplement récente, principalement dominée par l'économie de plantations. En l'absence de restes monumentaux, les perles catalysent des enjeux qui dépassent le cadre de la relation affective et sensorielle engagée par ceux qui les portent. Au fil des années, la relation que Dr. Khao et ses amis entretiennent avec les perles anciennes s'est étoffée d'une

dimension identitaire et patrimoniale à l'envergure, non plus seulement individuelle et de groupe, mais locale et régionale. Sous l'impulsion d'un membre de leur communauté, un entrepreneur local féru d'archéologie, ils se sont rapprochés de la mission archéologique franco-thaïe et collaborent avec elle en tant qu'ouvriers et guides pour l'exploration de sites potentiels de fouilles. Dans l'espoir de conserver les perles et les autres vestiges au sein de leur région, ils ont fait don d'une partie de leur collection à la future « maison du patrimoine » que cet entrepreneur a l'intention de construire localement en collaboration avec la mission archéologique franco-thaïe et les autorités politiques auxquelles il est apparenté. Pour Dr. Khao, son équipe et cet entrepreneur faisant figure de patron, se joue dans cette collaboration leur légitimité en tant qu'« autochtones » dépositaires d'une certaine ancestralité et leur statut de gardiens du patrimoine local, et ce même si leur implantation y est relativement récente. En se saisissant de ces perles et en les inscrivant dans des discours et des pratiques patrimoniales ancrés dans une histoire locale, ils les ont fait entrer en politique et participent de cette lame de fond mondiale qui voit les vestiges archéologiques être collectivement mobilisés dans des processus « imaginatifs³⁴ » puissants. Face aux autorités nationales et aux « collectionneurs » de Bangkok avec lesquels ils entrent en concurrence pour l'accès et le contrôle de ces traces du passé de leur région, ils soulignent le caractère brûlant de la gestion des antiquités. Ces dernières ne sont en effet pas seulement saisies par des institutions, mais par des individus qui les mettent au programme de leur agenda personnel.

Les ancêtres, les perles et le Bouddha

Sur le chantier, la tension est vive. Un matin, la police a stoppé net le travail de la mission archéologique franco-thaïe afin de vérifier les permis de fouiller, face aux caméras de télévision convoquées pour l'occasion. À leur approche, Dr. Khao et d'autres ouvriers se sont éclipsés ou ont remonté leur cache-col. La chasse aux «pilleurs» était lancée, les archéologues mis sur le gril. Il faut dire que la suspicion règne aux abords des sites prometteurs comme celui de Khao Sek. Pendant quatre décennies, les pancartes du FAD interdisant le pillage n'ont en effet pas stoppé les centaines de collecteurs amateurs et professionnels, souvent organisés en équipes, qui se sont pressées à Khao Sam Keo, un site apparenté, au point d'en raser complètement les collines. Achetant à des gardiens, parfois commissionnés par les propriétaires des terrains concernés, des tickets pour avoir le droit d'y creuser à la journée, ils y côtoyaient l'équipe franco-thaïe qui avait obtenu, non sans difficultés, l'autorisation de fouiller des espaces réduits entre les trous de pillages.

C'est pour éviter ces pillages que P. Dam, un voisin de la colline fouillée ces deux dernières années par les archéologues, a d'abord gardé ses découvertes secrètes. Pendant presque une décennie, cet entrepreneur a consciencieusement creusé son terrain à la pelleuse et passé le sol au tamis industriel afin de récolter les perles et autres artefacts qui y étaient enfouis. Avec son épouse, ils les ont soigneusement entreposés, les ont nettoyés et ont assemblé les perles en colliers. Les objets qu'ils considéraient comme les plus précieux – notamment ceux en

or – ont été discrètement déposés dans les coffres d'une banque locale. Et, de son bout de colline, il ne reste désormais qu'une falaise abrupte d'une vingtaine de mètres de haut.

Comme pour Dr. Khao, une apparition onirique a scellé les destins de P. Dam et de sa femme. Tous les deux ont rêvé qu'un homme richement vêtu leur enjoignait d'acquérir ce terrain et de collecter les trésors enfouis afin de les remettre à leur dépositaire légitime. Pour P. Dam, il n'a fait aucun doute que l'unique récipiendaire possible était la famille royale régnante, du fait de son statut de propriétaire du territoire et, surtout, de son aura de protecteur de la culture et de la Nation thaïlandaise. Avant la mise en place d'un ministère de la Culture, elle était en effet la seule garante de la préservation et de la promotion de celle-ci à l'échelle nationale³⁵. Très suspicieux quant à l'honnêteté des institutions en charge des vestiges archéologiques, P. Dam a décidé d'outrepasser à la fois la législation et le protocole royal en s'adressant directement à la princesse Sirindhorn afin de lui transmettre son trésor. Ses lettres restées sans écho, il a rendu public sa donation en participant à une émission de télévision populaire, médiatisant ses découvertes et alertant les autorités comme les collectionneurs de perles de tout le pays. Pendant plusieurs mois, il a vécu sous la sollicitation constante de ces derniers et dans l'inquiétude permanente du vol, ne dormant plus afin de veiller ses trésors, l'arme au poing. La mission dont il se sentait investi est devenue un fardeau bien trop lourd à porter, à tel point qu'il s'est finalement résolu à suivre les

canaux officiels et à déposer sa collection à l'antenne régionale du musée national.

Dans cette région où la plupart des terres cultivées ont été mises en exploitation au fil du xx^e siècle, il n'est pas rare de trouver des vestiges dans les champs, les forêts et les jardins. Jusqu'à récemment, ils étaient confiés aux pagodes. Associés à des ossements humains, ils étaient considérés comme des objets puissants venant des ancêtres et potentiellement dangereux pour leurs manipulateurs. Seuls les moines et la puissance bienveillante du Bouddha pouvaient potentiellement en contenir les effets néfastes. D'ailleurs, avant les défrichements des massifs de la région de Chumphon en lien avec le développement des plantations de café, les quelques grottes et abris sous roche connus des villageois faisaient l'objet de cultes, et les objets comme les restes humains étaient systématiquement laissés en place. Au fil du temps, les monastères ont toutefois été de plus en plus sollicités pour les conserver et ont constitué de véritables collections d'artefacts anciens et d'ossements dans des assemblages éclectiques rappelant les cabinets de curiosités d'Europe occidentale. L'un des plus fameux est celui établi par Phra Kru Arthorn Sangworakij au Wat Khlong Thom, localisé sur un des sites où ont été massivement retrouvées des perles anciennes et qui a fait l'objet de collectes particulièrement intenses. En dehors des perles, ses collections comptent, entre autres choses, des pièces, des sceaux, des bagues, des pendentifs, des poteries, des moules à ornements, des statues et des représentations du Bouddha d'époques variées³⁶.

Comme P. Dam, l'abbé de cette pagode a été approché par des amateurs sollici-

tant parfois un simple accès aux perles, parfois une cession de ses trouvailles. Si tous deux affirment avoir toujours refusé leurs offres, ils ont monté leurs musées en acceptant l'aide et en s'inspirant des publications du plus célèbre de ces amateurs, le Dr. Bunchar. C'est le tsunami qui a frappé la côte ouest thaïlandaise en 2004 qui a été le déclencheur indirect de l'intérêt de ce dernier pour les perles du Sud de la Thaïlande. Bénévole pour une association d'aide aux victimes, il a pris connaissance de leur existence en voyant autour du cou des villageois qui les trouvaient en abondance dans leurs jardins. «Conservateur amateur³⁷» depuis sa plus tendre enfance, comme il aime à se qualifier pour se démarquer des «collectionneurs», il a répondu, dit-il, aux sollicitations des collecteurs et revendeurs en se lançant avec ferveur dans leur acquisition. Il s'agissait pour lui de sauver ce «patrimoine» dont il pressentait à la fois l'intérêt historique et la disparition rapide dans les méandres d'un marché noir bourgeonnant. Pendant plusieurs années, il a ainsi mis la fortune de sa famille à disposition de cette passion, travaillant avec un collecteur local qui faisait office de rabatteur et d'intermédiaire auprès des villageois. Fort de ses contacts et de sa réputation grandissante, ce dernier a drainé vers lui la plupart des perles et des artefacts anciens exhumés dans les zones côtières de la région.

Contrairement à Dr. Khao et à P. Dam, Dr. Bunchar ne porte pas ses perles en collier. Il ne travaille pas non plus comme chercheur statutaire, ne devant son titre de Dr. qu'à une formation initiale de médecin. À la manière des archéologues, il prend toutefois soin de classer ses

acquisitions dans de petites pochettes de plastique, sur lesquelles il note la date, le site où elles ont été découvertes et, parfois, ses intuitions personnelles quant à leur identification, leur origine ou leur signification. Sa collection, maintenue au secret, est accessible uniquement au cours des visites d'étude qu'il organise à l'attention de rares chercheurs triés sur le volet par ses soins. La plupart d'entre eux sont étrangers bien qu'il fréquente officieusement quelques archéologues thaïlandais travaillant pour le FAD. Les chercheurs s'appuient sur sa collection et entretiennent des rapports quelquefois contestés avec ces vestiges *ex situ* comme avec ce collectionneur qui contribue à leur collecte et à leur commerce³⁸ pour deux raisons. D'une part, les artefacts qu'il a rassemblés au fil des années sont d'une quantité, d'une qualité et d'une rareté exceptionnelle. D'autre part, il ne reste que peu de vestiges *in situ* sur les sites péninsulaires. Ces derniers ont, en effet, été visités par des collecteurs indépendants ou commissionnés, nous l'avons évoqué, avant même la mise en place de fouilles officielles de sauvetage.

Alors que Dr. Bunchar cultive l'ambiguïté sur son statut d'« historien », ce « conservateur amateur » recherche dans la fréquentation des chercheurs patentés des informations inédites sur sa collection afin d'alimenter ses travaux personnels sur le bouddhisme thaïlandais. En tant que bénévole dans les archives de la fondation Buddhadasa Indapanno, qui promeut un retour au dogme originel, il s'intéresse au rôle que les habitants du Sud de la Thaïlande, dont il est originaire, ont joué dans l'histoire de son implantation et de sa propagation dans la région. Au fil de ses expositions et de

ses publications, qui en font un spécialiste reconnu dans tout le pays, il propose des histoires de perles dans un cadre de référence bouddhique et s'attache, par leur biais, à lier l'histoire de la péninsule, l'histoire nationale et l'histoire de l'océan Indien oriental, une approche globale qui n'est pas sans rappeler celle des archéologues de la mission franco-thaïe. Pour ce faire, il s'appuie sur les travaux de ces derniers et sur ceux d'autres chercheurs en gommant parfois leurs noms au fil de leur « traduction³⁹ » du monde académique international à celui des amateurs de perles et d'histoire du bouddhisme thaïlandais. En se réappropriant les méthodes et les savoirs produits par les archéologues patentés, il s'inscrit en quelque sorte, non pas dans le prolongement des pratiques d'accumulation des monastères, mais plutôt dans celles des « antiquaires » de la monarchie⁴⁰. Au fil du XIX^e siècle et au tournant du XX^e, quelques lettrés aristocrates siamois formés aux sciences occidentales, à l'instar du prince Damrong Rajanubhab, ont cultivé un intérêt enthousiaste pour l'histoire et les vestiges archéologiques dont l'histoire de l'art et l'archéologie thaïlandaises sont aujourd'hui héritières. Tandis que leurs collections particulières, notamment celles du roi, ont été institutionnalisées et transformées en « musées nationaux », se sont développés un projet de connaissance du passé et une écriture siamoise, puis thaïlandaise, de l'histoire qui ont servi les projets nationalistes et modernistes d'un État en formation, alors pressé par l'avancée des puissances coloniales à ses frontières. Dans le contexte actuel où la chasse aux « pilliers » de sites archéologiques et aux « trafiquants » d'antiquités est de mise,

Dr. Bunchar apparaît comme une figure officiellement intouchable, bien qu'officiellement contestée, tirant d'une affiliation discrète avec l'aristocratie, d'une ferveur bouddhique affirmée et d'une passion de « conservateur » éclairé son aura de protecteur du passé et du patrimoine de la Nation.

Au fil de cet article, nous avons montré que les perles anciennes du Sud de la Thaïlande mobilisent un grand nombre de praticiens qui, loin d'appartenir à des mondes sociaux séparés, se croisent, se côtoient et collaborent, même s'ils cherchent parfois à s'éviter, entrent en concurrence, voire en conflit. Leurs trajectoires respectives tracent un « maillage⁴¹ » qui se densifie autour de certains nœuds, celui constitué par la mission archéologique franco-thaïe en particulier. Tandis qu'ils déclinent une riche palette de pratiques et d'expériences de captation et de revitalisation des perles anciennes, ces praticiens débordent largement les frontières des figures archétypales de l'« archéologue », du « piller » et du « collectionneur », auxquelles on les contraint souvent. Chacun à leur manière, ils s'engagent à des degrés et selon des modalités divers dans des relations singulières avec ces perles et entretiennent avec elles une familiarité relevant souvent de l'intime. Ils gagnent toutefois leur légitimité à attribuer du sens à ces artefacts polysémiques en prenant de la distance par rapport à ces expériences proprement sensibles et en les articulant avec des normes conventionnelles négociées au fil du temps, souvent entre pairs. Ils sont alors à même de faire entrer ces artefacts

dans des régimes de discours à visée collective dans le champ de la science, de la revendication politique ou encore du patrimoine.

Saisis au présent, les vestiges archéologiques sont des « artefacts doubles⁴² ». À partir de leur découverte ou de leur collection, ces antiquités « ne sont [en effet] plus [seulement] partie prenante de la culture matérielle à laquelle ils ont appartenu [mais] participent de [la] nôtre » et des représentations que leurs manipulateurs, « ici et maintenant », projettent sur eux. Tandis que les archéologues ont progressivement assis un monopole sur le traitement de ces traces du passé et sur la production d'une histoire normative à ambition universelle, émergent des pratiques et des voix « subalternes⁴³ » de plus en plus audibles, qui participent aussi à l'écriture de l'histoire de ces artefacts, des humains du passé qui les ont matérialisés, des espaces sociaux où ils sont aujourd'hui mis au jour et de ceux qui les recherchent activement et entretiennent avec eux des rapports familiers. Mobilisant divers « régimes d'historicité⁴⁴ » qui se complètent et se confrontent parfois, ils participent chacun à leur manière à l'écriture d'une histoire plurielle. Alors que se pose la question de savoir « à qui appartiennent les antiquités » et plus généralement « à qui appartient le passé⁴⁵ », ils apparaissent comme des alchimistes qui subliment leur relation intime avec les matériaux dans des pratiques et des discours aux enjeux contemporains, à la fois individuels et collectifs. Au fil de ce décroisement des stéréotypes et de notre intérêt pour les pratiques effectives des collecteurs de perles anciennes, nous avons laissé émerger la variabilité des rapports senso-

riels, techniques et théoriques que divers praticiens engagent avec les vestiges archéologiques. Il a été ainsi possible de densifier notre approche de l'histoire de cette région dans la longue durée et des multiples trajectoires relationnelles qui y sont entretenues entre les humains, les artefacts et les territoires.

Liste des illustrations A VENIR

Fig. 1. Ouvrier et perle sur le chantier de fouille, Khao Sek (cliché A. Vallard).

Fig. 2. Tableau typologique des morphologies de perles de type 1 (tableau B. Bellina).

Fig. 3. Enquête auprès de collecteurs de perles (cliché A. Vallard).

Fig. 4. Un des colliers de perles en roches dures du Dr. Khao (cliché A. Vallard).

Fig. 5. Collecte de perles par des villageois, Khao Sam Keo (cliché A. Vallard).

Fig. 6. Affiche électorale, en contre-bas du site de Khao Sek (cliché B. Bellina).

Fig. 7. Vitrine du musée national de Chumphon (cliché A. Vallard).

Notes

1. Annabel Vallard, ethnologue, est chargée de recherches FNRS au laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains de l'Université libre de Bruxelles; elle est l'auteure de l'ouvrage *Des humains et des matériaux* (Ed. Pétra, 2013); contact: avallard@ulb.ac.be.

Bérénice Bellina, archéologue, est chercheur au CNRS (UMR 7528 – Mondes iranien et indien) et directrice de la mission archéologique franco-thaïe en péninsule thaïe-malaise; la parution de la monographie du site péninsulaire de Khao Sam Kaeo qu'elle édite (*Khao Sam Kaeo an early port-city*

between the Indian Ocean and the South China Sea) est prévue pour 2015-2016; contact: bellina@ivry.cnrs.fr.

Olivier Evrard, ethnologue, est chercheur à l'IRD, UMR Patrimoines locaux (IRD-MNHN); il est co-éditeur de l'ouvrage *Mobility and heritage in Northern Thailand and Laos: past and present* (IRD/CESD, 2013); contact: olivier.evrard@ird.fr.

2. Amnart Thongdee, «Bead rush reveals dark deals», *Bangkok Post*, 8 décembre 2012.

3. Cet article a bénéficié du soutien de Wallonie-Bruxelles International et du Fonds de la recherche scientifique, du ministère français des Affaires étrangères et européennes, du ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche dans le cadre des «Partenariats Hubert Curien».

4. Voir, par exemple, Emmanuel de Roux, Roland-Pierre Paringaux, *Razzia sur l'art*, Paris, Fayard, 1999; Blythe Bowman, «Transnational crimes against culture», *Journal of contemporary criminal justice*, vol. 24, n° 3, 2008, p. 225-242; Blythe Bowman Proulx, «Organized criminal involvement in the illicit antiquities trade», *Trends in organized crime*, vol. 14, n° 1, 2011, p. 1-29; Stephano Manacorda, Duncan Chappell (éd.), *Crime in the art and antiquities world*, New York, Springer, 2011.

5. Voir, par exemple, UNESCO, *Preventing the illicit traffic in cultural property*, Paris, Unesco, 1970 et 1997; SAFE - Saving antiquities for everyone (www.savingantiquities.org); ICOM Observatory on illicit traffic in cultural goods (<http://obs-traffic.museum/>).

6. Voir, par exemple, le réseau Trafficking culture (<http://traffickingculture.org>), les blogs de Paul Barford (Portable antiquity collecting and heritage issues) et d'Andrew Hardy (Conflict antiquities), et Roger Atwood, *Stealing history*, New York, St Martin Press, 2004; Neil Brodie, Jennifer Doole, Peter Watson, *Stealing history – the illicit trade in cultural materials*, Cambridge, The Macdonald Institute for archaeological research, 2000; Neil Brodie, Kathryn Walker Tubb, *Illicit antiquities*, Londres, Routledge, 2002.

7. Blythe A. Bowman, «Transnational crimes against culture», *op. cit.*

8. Voir, par exemple, Simon Mackenzie, *Going, Going, Gone*, Leicester, Institute of art and law, 2005; Eleanor Robson, Luke Treadwell, Christopher Gosden (éd.), *Who owns objects?*, Oxford, Oxbow Books, 2006; Kathryn Tubb, «Irreconcilable differences?», *Papers from the Institute of archaeology*, vol. 18, n° 1, 2007, p. 3-11. Pour un exemple sud-est asiatique, Tess Davis, «Supply and demand», *Crime law and social change*, vol. 56, n° 2, 2011, p. 155-174.

9. Ricardo Elia, «Comments on "Irreconcilable differences"», *Papers from the Institute of archaeology*, vol. 18, n° 1, 2007, p. 16-18.

10. Christine Alder, Duncan Chappell, Kenneth Polk, «Perspectives on the organization and control of the illicit traffic in antiquities in South East Asia», Paper presented at the Organized crime in art and antiquities, Courmayeur Mont Blanc, Italy, 12-14 décembre 2009; Simon Mackenzie, Tess Davis, «Temple looting in Cambodia: anatomy of a statue trafficking network», *British journal of criminology*, vol. 54, n° 5, 2014, p. 722-740.

11. Ian Glover, «Collectors and archaeologists with special reference to Southeast Asia», Symposium Gold in Southeast Asia, Yale, USA, 13-14 mai 2011.

12. L'architecture institutionnelle de l'archéologie en Thaïlande, son histoire et les relations engagées avec la mission archéologique franco-thaïe font l'objet d'une étude en cours.

13. Noël Barbe, Jean-François Bert, «Introduction», dans *Id.* (éd.), *Penser le concret*, Paris, Creaphis, 2011, p. 6.

14. Matt Edgeworth, «Analogy as practical reason», *Quarterly newsletter of the laboratory of comparative human cognition*, n° 14/1, 1992, p. 3-8; *id.*, «Excavation as a ground of archaeological knowledge», *Archaeological dialogues*, vol. 18, n° 1, 2011, p. 44-46; *id.*, «Follow the cut, follow the rhythm, follow the material», *Norwegian archaeological review*, vol. 45, n° 1, 2012, p. 76-92.

15. Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, Paris, Zones sensibles, 2013.

16. Emmanuel Grimaud, «Archéologie et ventriloquie», *Gradhiva*, n° 18, 2013, p. 200-233.

17. Bérénice Bellina, *Cultural exchange between India and Southeast Asia. Production and distribution of hard stone ornaments (VI c. BC-VI c. AD)*, Paris, MSH, 2007.

18. Pour le verre, analyses LA-IC-MS par L. Dussubieux au Field Museum Chicago.

19. Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, *op. cit.*

20. Françoise Andouze, Catherine Perlès, «L'ethnoarchéologie», *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 4, 1980, p. 7-10; Lewis Binford, «Le rôle de l'ethnoarchéologie dans la recherche archéologique», *Les nouvelles de l'archéologie*, n° 4, 1980, p. 31-33.

21. Valentine Roux (dir.), *Cornaline de l'Inde*, Paris, MSH, 2000.

22. Voir, par exemple, Hélène Balfet (éd.), *Observer l'action technique*, Paris, MSH, 1991.

23. V. Roux, *Cornaline de l'Inde*, *op. cit.*

24. E. Grimaud, «Archéologie et ventriloquie», *op. cit.*

25. Bérénice Bellina (éd.), *Khao Sam Kaeo an early port-city between the Indian Ocean and the South China Sea* (soumis, EFEO).

26. Matt Edgeworth, «Double-artefacts», *Journal of Iberian archaeology*, vol. 9-10, 2007, p. 89-96; Paul Everill, *The invisible diggers*, Oxford, Oxbow Books, 2009; Asa Berggren, «Comments on Matt Edgeworth», *Norwegian archaeological review*, vol. 45, n° 1, 2012, p. 92-94.

27. Matt Edgeworth, «Follow the cut, follow the rhythm, follow the material», *op. cit.*

28. E. Grimaud, «Archéologie et ventriloquie», *op. cit.*

29. Une étude est en cours sur l'existence possible d'un parallèle entre les perles anciennes et les amulettes sacrées, recherchée par les collectionneurs et parfois vendues sur les mêmes étals. Voir Stanley J. Tambiah, *The Buddhist Saints of the forest and the cult of amulets*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984; Christine Hemmet, «La Thaïlande, le pays au million d'amulettes», *Objets et mondes*, vol. 26, n° 1-2, 1989, p. 49-64; Pattana Kitiarsa, *Mediums, monks, and amulets. Thai popular Buddhism today*, Washington D. C., University of Washington Press, 2012.

30. Antoine Hennion, Geneviève Teil, «Le goût du vin», dans Véronique Nahoum-Grappe, Odile Vincent (éd.), *Le goût des belles choses*, Paris, MSH, 2004, p. 111-138.

31. Christian Bessy, Francis Chateauraynaud, *Experts et faussaires*, Paris, Métailié, 1995.

32. «Phuket's disappearing heritage», *The Phuket News*, 29 juillet 2011; «Phuket's ancient bead saga continues», *The Phuket News*, 20 septembre 2011.

33. Ian Glover, «Some national, regional and political uses of archaeology in East and Southeast Asia», dans Miriam T. Stark, *Archaeology of Asia*, Oxford, Wiley-Blackwell, 2008, p. 17-36; Maurizio Peleggi, «Royal antiquarianism, European Orientalism and the production of archaeological knowledge in modern Siam», dans Srilata Ravi *et al.* (éd.), *Asia in Europe. Europe in Asia*, Singapour, ISAS, 2004, p. 131-161.

34. Benedict Anderson, *L'imaginaire national*, Paris, La découverte, 1996. Pour la Thaïlande, voir Maurizio Peleggi, *The politics of ruins and the business of nostalgia*, Bangkok, White Lotus, 2002.

35. Voir, par exemple, M. Peleggi, *The politics of ruins...*, *op. cit.*

36. Catalogue du musée en préparation (courtoisie de Pongpanich Bunchar). Voir aussi Mayuree Veraprassert, «Klong Thom: an ancient bead-manufacturing location and an ancient

entrepôt», dans Ian C. Glover, Pomchai Suchitta et John Villiers (éd.), *Early metallurgy, trade and urban centres in Thailand and Southeast Asia*, Bangkok, White Lotus, 1992, p. 149-161; Ian C. Glover, «The Southern Silk Road: archaeological evidence of early trade between India and Southeast Asia», dans Vadime Elisseeff (éd.), *The Silk Roads: highways of culture and commerce*, Paris, UNESCO, 1998, p. 93-121. Pour un aperçu des collections de ce musée-pagode, http://www.sac.or.th/databases/museumdatabase/en/review_inside.php?id=1154.

37. Pongpanich Bunchar, *Beyond beads*, Bangkok, Matichon, 2009.

38. I. Glover, «Collectors and archaeologists with special reference to Southeast Asia», *op. cit.*

39. Michel Callon, «Éléments pour une sociologie de la traduction», *L'année sociologique*, 3^e série, vol. 36, 1986, p. 169-208.

40. Maurizio Peleggi, «From Buddhist icons to national antiquities: cultural nationalism and colonial knowledge in the making of Thailand's history of art», *Modern Asian studies*, vol.47, n° 5, 2013, p. 1520-1548.

41. T. Ingold, *Une brève histoire des lignes*, *op. cit.*

42. M. Edgeworth, «Double-artefacts», *op. cit.*

43. Ian Hodder, «Archaeological reflexivity and the "local" voice», *Anthropological quarterly*, vol. 76, n° 1, 2003, p. 55-69; *id.*, «Multivocality and social archaeology», dans Junko Habu, Clare Fawcett, John Matsunaga (éd.), *Evaluating multiple narratives*, New York, Springer, 2008, p. 196-200.

44. François Hartog, *Régimes d'historicité*, Paris, Seuil, 2003.

45. Kate Fitz Gibbon (éd.), *Who owns the past?*, New Brunswick, Rutgers University Press, 2005; James Cuno, *Who owns Antiquity?*, Princeton, Princeton University Press, 2010.